



Genre

Documentaire

**Adapté pour
les niveaux**

À partir de la 1^{ère}

**Disciplines
concernées**

Espagnol · Histoire ·
Cinéma

Cuba, l'histoire secrète

Fidel Castro : plus d'un demi-siècle d'histoire cubaine bâtie sur une figure et un mythe révolutionnaires, altérés par une pratique dictatoriale du pouvoir. Un panorama documentaire aux témoignages variés.

Nous sommes en 1959 : sous les vivats de l'opinion publique américaine, Fidel Castro se déclarant non communiste et hostile à toute dictature, succède par la force au dictateur Batista, avec le soutien actif des États-Unis. 1962 : devenu l'ennemi déclaré des Américains, il expose son pays à l'embargo le plus long de l'Histoire en l'engageant dans le camp soviétique. Par un enchaînement de faits que retrace le documentaire, Castro passera ainsi d'une aventure révolutionnaire (dont il dira qu'elle aura constitué le meilleur moment de sa vie) à l'instauration d'un régime dictatorial ayant pour vocation d'incarner le défi du faible au fort. Le montage offre le point de vue de nombreux témoins qui apportent des éclairages complémentaires. Les élèves découvriront ainsi des figures ambivalentes et mythiques de l'Histoire latino-américaine, qui ont mar-

qué une époque et continuent de susciter indignation ou fascination. Le documentaire propose également une réflexion sur la mise en scène, la mise en récit de l'Histoire par Castro d'abord, qui a su transformer une entreprise hasardeuse menée par une poignée d'hommes à peine armés et compromise par deux premiers échecs retentissants, en épopée qui a exalté l'opinion publique et l'a retournée contre son adversaire. Une conquête du pouvoir servie par la manipulation médiatique, menée par un homme qui ne cessera de délivrer à son peuple dans de fameux discours fleuves, un récit destiné à justifier son régime. Médias et propagande ont contribué à l'instauration de sa légende en faisant et défaisant sa gloire, selon leur degré de fascination, d'adhésion ou d'opposition à son régime. ¶



**Un documentaire
d'Emmanuel Amara, Kai
Christiansen et Florian
Dedio**

France · 2016 · 1h55

Récit de la période castriste en plein contexte de guerre froide, avec de nombreuses images d'archives et des témoignages retraçant le parcours d'un trio: Fidel, révolutionnaire charismatique, son frère Raul, communiste, et Guevara, l'idéaliste. Comment ces trois jeunes hommes intrépides accompagnés d'une poignée de combattants conquièrent une île, renversent un régime soutenu par les États-Unis, pour s'adonner ensuite aux dérivés d'un pouvoir autoritaire avec le soutien soviétique...

Producteurs Institut National de l'Audiovisuel, Looks film & TV, Interscoop



« Prise de pouvoir de Castro » - Carte issue de l'article de Vincent Bloch « La longue révolution de Fidel Castro » publié dans *L'Histoire* n°441 (novembre 2017) / Légendes Cartographie.

Avant Castro

Novembre 2016 : pleurs à La Havane, liesse à Miami alors qu'on annonce la mort de Fidel Castro. Héros pour les uns, tyran pour les autres, le personnage « fascine, intrigue, révolte ». Pendant soixante ans, son destin s'est confondu avec celui de son pays, si bien que raconter l'histoire de Cuba, c'est faire le portrait de Castro. Et inversement ? Dans le film de Chris Marker **Cuba si !**, il se décrit comme un homme « normal », un certain tempérament placé dans des circonstances historiques qui font de lui un révolutionnaire.

UNE ÎLE REBELLE

Le 28 octobre 1492, les hommes de Colomb posent le pied à Cuba, 16 jours après avoir accosté aux Bahamas. La colonisation des Amériques commence. Dès les premières heures de son histoire, se pose à Cuba la question de la liberté, de ses luttes, de l'écrasement sous le poids d'adversaires trop puissants. L'histoire de l'île est émaillée de personnages forts, des rebelles qui vont porter cette aspiration aux libertés sans jamais réussir à les établir durablement.

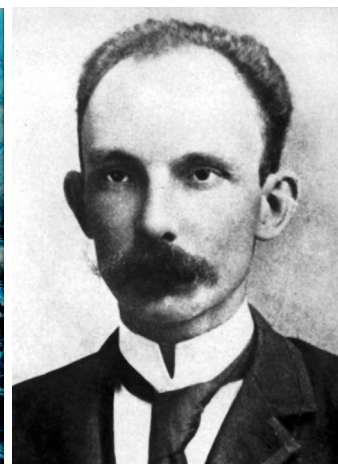
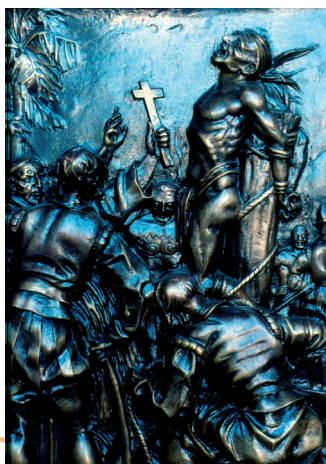
HATUEY, LE CACIQUE

En 1498, Colomb accepte le principe de l'*incomendia*, un esclavage qui ne dit pas son nom et décime la population indigène. Premier rebelle de l'histoire cubaine, le cacique tano Hatuey, mène une révolte en 1511. Expulsé de l'île, il y revient en canoë avec 400 hommes, organise une guérilla. Castro, quand il débarque clandestinement à bord du *Granma* en 1956, de retour d'un exil forcé avec ses 82 guérilleros, puis fuyant dans la Sierra Maestra pour y organiser la guérilla contre le régime de Batista, s'inscrit dans cette histoire. Dénoncé, arrêté, exécuté, Hatuey est la première légende des rebellions cubaines (cf. Ciné-Dossiers sur **Même la pluie** p.75 à 82). Suivra la longue période de colonisation espagnole où la culture de la canne à sucre s'impose, et le recours aux esclaves importés d'Afrique. Amérindiens, Européens et Africains forment déjà le peuple cubain.

Reproduction de l'immolation de Hatuey par les colons espagnols ; José Martí (1853 - 1895).

AU XIX^e : CARLOS MANUEL DE CESPEDES, FELIX VARELA, JOSÉ MARTI

Stimulé par les révolutions d'Amérique du Nord et française, et l'action de Simón Bolívar, on lutte tout au long du XIX^e siècle à Cuba, pour l'indépendance et l'abolition de l'esclavage. Le propriétaire terrien De Céspedes libère ses esclaves en 1868 et les entraîne dans une guerre d'indépendance contre l'Espagne. La République est proclamée en 1869, il en sera le premier président. Le prêtre Felix Varela est contraint à l'exil définitif pour ses prises de position abolitionnistes - le projet porté par l'anticastriste chrétien Oswaldo Paya Sardinias, autre héros, portera son nom. Mais c'est du poète indépendantiste José Martí – auteur du texte de la célèbre chanson *Guajira Guantanamera* – que se réclameront Batista et Fidel Castro. Inspiré par les idéaux révolutionnaires, par la révolution de 1868 en Espagne et la Commune de Paris, exilé à plusieurs reprises, il débarque sur l'île en 1895, muni d'un manifeste pour une république libre et démocratique, organise la guerre d'indépendance, meurt au cours des premiers combats. La guerre sera conclue par l'intervention des États-Unis qui placent l'île sous tutelle, l'investissent économiquement, tout en garantissant l'établissement d'une république. Des gouvernements plus ou moins habiles, plus ou moins scrupuleux en matière de népotisme et de corruption, se suivront, jusqu'à celui de Gerardo Machado qui sombre rapidement dans une dérive autoritaire.



BATISTA, LE CORROMPU

En 1929, Fulgencio Batista participe à la révolte des Sergents qui renverse le gouvernement de Machado. Un gouvernement révolutionnaire provisoire est formé, avec l'établissement de règles progressistes sur le plan des droits sociaux. Le gouvernement Batista, élu démocratiquement en 1940, poursuit cette dynamique et fait de Cuba le pays le plus avancé sur le plan social dans toute l'Amérique latine. Le film d'Amara raconte le pourrissement progressif de son action politique par l'intervention de la mafia américaine, jusqu'à l'établissement d'une dictature brutale.

FIDEL CASTRO

C'est dans la lignée de cette histoire nationale, de ces personnages, que s'inscrivent l'action et le parcours de Fidel Castro. Le coup d'État de Batista, en 1952, marque le début de son action révolutionnaire. Se réclamant de José Martí, Castro endosse le costume de défenseur national du peuple cubain. Il ne brille pas par l'action militaire. C'est par son art de la mise en scène, du récit, son intelligence médiatique, qu'il emporte, du fond de la Sierra Maestra où il se cache avec une poignée de fidèles, l'adhésion des Cubains comme celle des Américains. Son accession au pouvoir, marquée par une épuration violente, l'installation rapide d'un pouvoir exclusif, la répression de toute opposition, terniront cette image héroïque. Il maintiendra pourtant le récit de son épopée auprès de millions de personnes partout dans le monde en incarnant la résistance à l'impérialisme américain, le défi aux anciennes puissances coloniales.

DAVID CONTRE GOLIATH

La tutelle des États-Unis, qui fait suite à celle des Espagnols, représente une autre occupation dont Batista se fait peu à peu le complice : une emprise économique opérée par un afflux d'investisseurs, dès l'indépendance proclamée, puis par la mafia qui fait peu à peu de l'île un lieu de plaisir pour les Américains. Cuba devient le « bordel de l'Amérique ». Ces mêmes États-Unis dont il va obtenir le soutien, en séduisant l'opinion publique américaine. Avant de prendre ses distances dès la victoire acquise, en dénonçant publiquement l'opportunisme de cet allié de circonstance.

Dès les premiers temps de la révolution, le gouvernement castriste – outre les mesures de concentration du pouvoir et d'élimination des opposants – va prendre des dispositions sociales de plus en plus radicales contre les grands propriétaires, souvent américains. Nationalisations, confiscations, redistributions, des mesures qui le situent peu à peu dans le camp adverse des États-Unis. Dans un contexte de guerre froide, Castro s'est-il rangé dans le camp soviétique par opportunisme, par esprit de rébellion contre un État voisin dominateur, ou pour suivre un engagement politique de la première heure ?

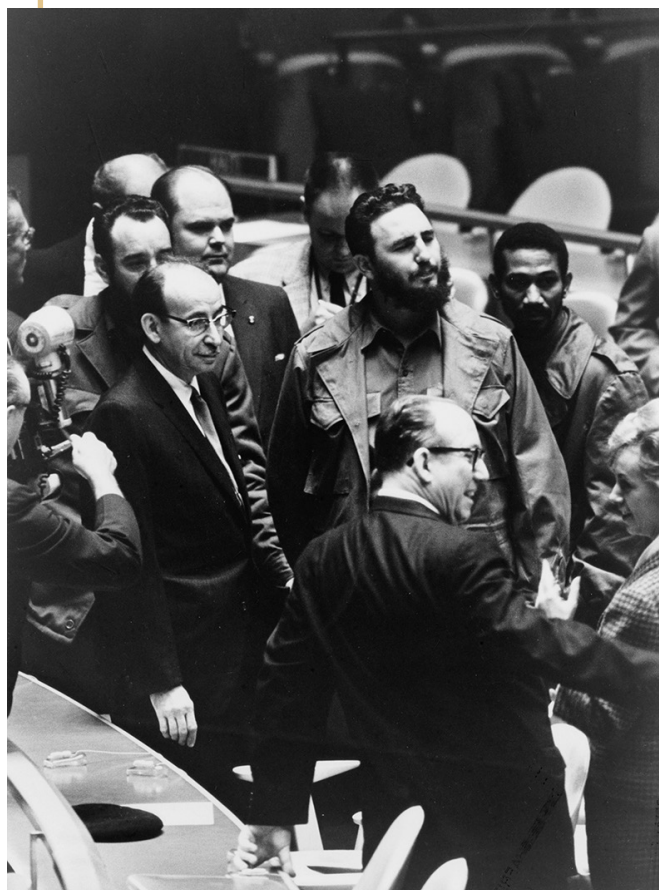
Son frère Raúl est communiste. Che Guevara, qu'il a rencontré au Mexique, poursuit le rêve d'un homme nouveau, détaché des stimulants matériels, rêve dont il ne se départira pas. Le parcours de Fidel est moins limpide : il se déclare ouvertement non communiste à plusieurs reprises, affiche son adhésion au camp soviétique seulement après l'embargo. « La révolution n'est ni de droite, ni de gauche, aurait-il déclaré. Elle va de l'avant. » Dans quelle mesure Fidel aurait-il adhéré lui-même

à ces idéaux et dans quelle mesure l'enchaînement des événements l'aurait-il contraint à se ranger dans le camp soviétique pour bénéficier de son aide, donc faire survivre son régime ? La question sera toujours discutée.

La résistance de ce régime à l'embargo qui lui a été imposé pendant de très longues années, embargo historiquement le plus long, la disproportion des forces, notamment depuis le démantèlement de l'empire soviétique, contribuent à lui conférer une image de Robin des bois qui persiste malgré les faits avérés de dictature. Les manquements répétés, patents, aux principes démocratiques, comme ceux de 2003, lors de l'arrestation et du procès expéditif de 78 opposants pendant la guerre d'Irak, ont finalement terni cette image. Le mythe cubain, vivace à gauche, notamment en France, est écorné. Ainsi François Hollande, secrétaire du PS, déclarait en 2003 : « Ni l'aura révolutionnaire de Fidel, ni le maintien scandaleux de l'embargo américain ne peuvent excuser les dérives du régime ».

Quoi qu'il en soit, en jouant de la position stratégique de Cuba dans ce contexte de guerre froide, Castro a donné à sa personne et à ce petit territoire longtemps ravagé par les pirates, une résonance internationale, jusqu'à en faire, lors de l'installation des missiles nucléaires russes sur son territoire en 1962, l'épicentre de la crise mondiale la plus dangereuse du XX^e siècle.

Fidel Castro à l'Assemblée générale des Nations unies en septembre 1960. © Warren K. Leffler, The Library of Congress Prints & Photographs Online.



Un enjeu du film documentaire d'archives : le choix des témoins

Le film d'archives est le produit d'un choix : experts, témoins, images, musicale. Ce qu'on choisit de dire, ne pas dire, montrer, ne pas montrer. La place qu'on accorde à la contradiction. Choix d'un angle aussi : portrait personnel, fresque historique ? D'un ton : épique, ironique... D'un angle de vue : politique, moral (Castro, héros ou dictateur ? Idéaliste ou cynique opportuniste ?), existentiel (Castro, un destin ?), philosophique (Castro, instrument historique de l'époque qui l'a fait émerger ?).

Tous ces choix sont orientés vers l'efficacité d'une démonstration. La question du choix des témoins se pose de manière aiguë dans ce film, dans la mesure où toute l'entreprise castriste repose sur un écart entre les événements et le récit qui en est fait, sur un art de la narration. Les témoins parlent à partir de leur perception personnelle des faits, permettant par leur multiplication, l'émergence possible d'une vérité. Or ce documentaire s'ouvre sur une série d'extraits de témoignages non sourcés.

Ils s'expriment dans le cadre d'un sommaire : sept titres associés à un montage d'images d'archives, et une phrase énoncée par un témoin non identifié à ce stade du film. On n'en découvrira l'identité que plus tard, donnant d'abord à entendre ces phrases par leur seul contenu, les seuls mots, tirés d'un contexte non précisé.

Ce procédé donne toute leur force aux mots énoncés, à leur valeur expressive, sans permettre de les nuancer.

Dissocier texte, image et commentaire

DANS QUEL ORDRE DIT-ON LES CHOSSES ?

Chaque chapitre est annoncé par un titre (« La perle des Caraïbes » pour le premier), un montage court qui plante le décor attendu (un port, le travail de la coupe de canne, de la récolte des feuilles de tabac, de la formation des cigares), le commentaire d'un témoin dont l'identité n'est pas révélée (« *Cuba a toujours dû se battre pour sa liberté* »), puis reprise d'images d'archives, guerrières cette fois, avec un défilé d'hommes en armes, enfin une exécution collective. L'idée de la rébellion, de la lutte pour la liberté apparaît comme indissociable de l'Histoire de Cuba.



QUI PARLE ?

« Il n'y a aucun doute que Meyer Lanski ait totalement corrompu Batista, » déclare Éric Dezenhall, un auteur spécialisé dans les écrits documentaires et les fictions sur les milieux mafieux et les espions. Une assertion qui minimiserait la responsabilité de Batista, présenté comme un être faible et influençable, ce qui est contesté par un Jacobo Machover (voir références).

« *Il n'y a pas eu de mensonge. Ils n'ont rien promis d'autre qu'une révolution*

et ils l'ont faite. » C'est le beau-frère de Fidel Castro qui s'exprime en ces termes. Ces paroles prononcées avec conviction sont accompagnées d'images représentant Castro en vainqueur, des foules en liesse, des armes dressées. « *La destinée de ces hommes était de devenir des martyrs ou des héros de la Nation.* » dit Leonov, directeur du Département Amérique latine du KGB. On note que le vocabulaire utilisé relève du romantisme révolutionnaire. Les quatre premiers commentaires insistent sur l'idée de forces supérieures qui domineraient un parcours personnel : l'Histoire d'un pays, la mafia, la pulsion révolutionnaire, la notion de Destin. Les deux suivants annoncent une dérive spectaculaire, un emportement dangereux vers la violence totale, la chute morale. Le dernier enfin, édicté par l'ex-président de l'Allemagne de l'Est, invite à penser que l'aventure castriste répond à la nature rebelle de l'île, luttant de tout temps pour ses libertés. Il referme ainsi le film sur lui-même, reprenant les termes du premier témoignage.

CLASSER LES TÉMOINS

De manière générale, il serait intéressant de classer les témoins et d'examiner leurs propos en fonction de l'endroit d'où ils parlent : **les proches** (le beau-frère de Castro, la fille de l'opposant, la petite-fille du mafieux, l'ancienne maîtresse de Fidel, la petite-fille du

parrain Meyer Lanski décrivant de l'intérieur l'angoisse de devoir fuir, et vantant les beautés de l'île aménagée par la mafia pour le tourisme américain ; **les compagnons** de lutte de Fidel Castro, pour la plupart exilés, révélant les coulisses de la révolution ; **les personnages de l'ancien monde soviétique**, Nikolai Leonov, du KGB, Krenz, ex-président de la RDA, qui participent au projet castriste ; **les représentants des intérêts américains**, l'ex-membre de la CIA aux yeux encore épouvantés quand il évoque l'« Apocalypse » évitée de justesse (désirée par Castro ?) ; **les opposants** (avec l'exemple notable d'Antonio Veciana qui écorne la légende de Castro le rebelle en affirmant qu'il aurait été libéré grâce aux protections que lui valait son mariage avec la fille d'un ministre de Batista, ce qui le place dans la caste contre laquelle il combattait. Le commentaire prend ses distances avec ce témoignage en rappelant que cet argument est allégué par les « adversaires de Castro ».)

Brian Latell, ex CIA, historien, l'un des nombreux témoins du documentaire.



Commentaires implicites : quand l'image exprime le non-dit du commentaire.



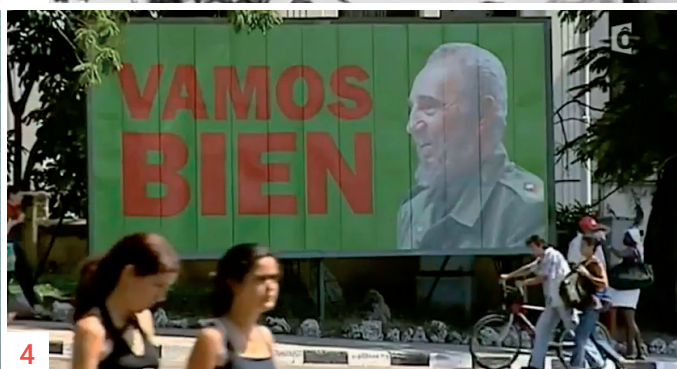
1



2



3



4

1. « Présence » américaine : une occupation qui ne dirait pas son nom ? 2. Luxe, mafia et volupté. 3. Un système économique gangrené par la mafia ? 4. Le tourisme comme recours... et son indécence ?

L'interaction entre l'image et le commentaire en voix off se fait parfois de manière implicite. Il faut alors mettre les deux en rapport et repérer l'écart entre ce qui est dit et ce qui est montré. Une éducation à exercer son regard, son écoute, dissocier là encore les différents éléments du collage que constitue le montage documentaire, en faire émerger le non-dit de manière explicite.

« PRÉSENCE » AMÉRICAINE : UNE OCCUPATION QUI NE DIRAIT PAS SON NOM ? ÉPISODE 1 [00:03:21]

Certains commentaires implicites mettent l'accent sur l'effet corrompteur des États-Unis pendant la période Batista, par l'intervention des milieux d'affaires et de la mafia. « *L'économie cubaine est stimulée par la présence américaine* », dit le commentaire, tandis que l'écran déroule un défilé militaire, hommes en armes, char. C'est mettre en scène l'arrière-pensée de domination, d'occupation déguisée, que représente cette présence américaine.

LUXE, MAFIA ET VOLUPTÉ ÉPISODE 1 [00:04:30]

Un cas de non correspondance apparente entre ce qui est montré et ce qui est donné à entendre dans la séquence sur le pourrissement de l'île par la mafia sous Batista. « *L'île devient le paradis du blanchiment d'argent* », entend-on par-dessus des images de réjouissance, des scènes de tourisme paradisiaque, de vacanciers de luxe s'adonnant à leurs coûteux loisirs. Cette association répétée, assez longue à l'écran – et la question de la durée est fondamentale, surtout dans un documentaire où on a ramassé le propos pour passer d'une forme longue à une forme courte – pourrait être lue dans le sens d'une certaine complicité de ces touristes, écervelés ou cyniques, venus profiter de loisirs accessibles sans être conscients de leur implication criminelle dans l'histoire de l'île.

UN SYSTÈME ÉCONOMIQUE GANGRÉNÉ PAR LA MAFIA ? ÉPISODE 1 [8'40"]

Plus loin encore, en parlant du soutien des États-Unis à Batista : « *Le monde des affaires et de la mafia veulent continuer à avoir les mains libres.* » Cette phrase qui confond en un groupe nominal un

groupement légal et un groupement criminel, est associée au seul portrait du parrain de la mafia Meyer Lanski. La suivante achève de mettre l'accent sur le caractère mafieux de cette occupation économique, comme si l'agent principal en était la mafia : « *Alors le parrain Meyer Lanski lui octroie des fonds énormes pour sa campagne.* »

LE TOURISME COMME RECOURS... ET SON INDÉCENCE ? ÉPISODE 2 [00:33:10] OU [01:27:57]

Par l'effet de contiguïté, le documentariste force le contraste entre la situation de misère vécue par la population cubaine pendant la « période spéciale » qui a plongé le pays dans une situation de disette, voire de famine, et le sentiment d'opulence dégagé par l'image des touristes, visiblement tranquilles et bien nourris.

« *Vamos bien* » dit un panneau situé en arrière, marquant fortement l'effet de propagande. Musique, jeux de caméras soutiennent encore le contraste, invitant à recevoir la deuxième série d'images comme une réponse à la première.

Une Histoire, des personnages

Intéressante à étudier parce que riche de sens : la mise en place des « personnages », introduits comme tels dans le documentaire.

BATISTA apparaît en jeune homme décoiffé (par la suite, il prendra toujours grand soin d'apparaître les cheveux gominés, dans le costume de l'homme de pouvoir). Le geste spontané de sa main passée dans les cheveux, son regard, son sourire, dégagent une certaine naïveté qui contraste avec le visage du Batista des années ultérieures. On pourrait faire, en visionnant les diverses apparitions du dictateur dans le film, dans leur suite chronologique, le portrait vivant d'un Dorian Gray s'enfonçant dans le pourrissement moral. De fait, Batista apparaît toujours entouré dans le film, comme l'homme d'un groupe dont il serait l'instrument, contrairement à Castro, souvent représenté seul (voir les portraits de famille où Fidel Castro est représenté seul avec sa femme puis avec son fils (**image 1**) dans des photographies privées, alors que dans l'image qui suit, Batista est visible en famille et en représentation)

Épisode 1 [00:08:01].

Le parrain de la mafia **MEYER LANSKI** apparaît à quatre reprises en éminence noire dans deux photographies qui le représentent dans la même situation : debout, élégant, de face, le regard planté dans l'objectif, une main dans la poche, dans la position d'un homme de pouvoir. Les autres parrains sont également visibles : le documentariste fait défiler rapidement leurs mines patibulaires, – des clichés anthropométriques de police – pour finir en s'arrêtant sur cette photographie de Meyer Lanski en homme élégant et libre (**image 2**).

FIDEL CASTRO fait son entrée par deux photographies de jeunesse. Dans la première on le découvre en adolescent sûr de lui, captant l'objectif du regard, l'air frondeur, légèrement à part d'un groupe de collégiens (**image 3**). Le film s'attarde surtout sur la photographie suivante : le jeune Fidel en action, un ballon de basketball dans les mains (**image 4**). La photo est montrée plusieurs fois, en entier et par détails dans

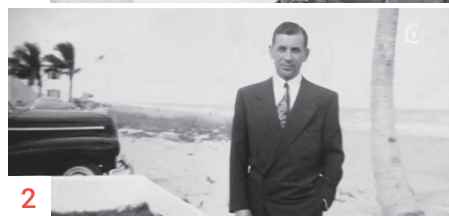
un montage dynamique et très parlant : cadrage serré sur ses mains tenant le ballon, puis sur son visage qui vise la cible à droite, puis de nouveau sur les mains. Le sportif évaluant son geste, juste avant de l'accomplir. Retour à la photo intégrale ensuite, où l'ensemble de sa silhouette se détache sur fond blanc avec beaucoup de ciel à droite qui figurerait un avenir encore vierge. Fidel Castro est représenté ici comme un être d'action, cherchant un but vers lequel se projeter tout entier avec l'énergie du vainqueur, et non comme un être de conviction. L'historien Jean-Pierre Clerc dit de Castro qu'il était, dans son établissement scolaire, « réputé en tant qu'athlète, en tant que sportif », « De par son gabarit, c'était un homme qui avait besoin d'exprimer quelque chose de physique », « Il avait un tempérament semblable à celui de Michael Jordan au basket ball. Il voulait toujours gagner ». Serge Raffy, biographe de Castro, lui fait dire : « La Révolution n'est ni à droite, ni à gauche, elle va de l'avant. » Les convictions, la théorie, auraient été l'apanage du Che.

Du **CHE**, rencontré par Castro en 1955 au Mexique, le commentaire dit qu'il devient le théoricien du nouveau trio, tandis que Fidel et Raúl seraient « les moteurs de l'action ». Révolutionnaire marxiste-léniniste, il apparaît en figure iconique, en futur martyr de la révolution castriste. Une image romantique largement utilisée par le régime après sa disparition pour étayer la légende révolutionnaire, (disparition pour laquelle Castro aurait une part de responsabilité pour ne pas lui avoir apporté secours). Le Che, qui a peut-être contribué à orienter la politique de Castro vers une radicalisation, est devenu grâce au célèbre cliché du photographe Alberto Korda, et par l'utilisation qu'en a fait le régime, une image de propagande révolutionnaire diffusée dans le monde entier. Elle est partout à Cuba (**image 5**, **Che Guevara par Floc'h**).

Le personnage de **RAÚL CASTRO** vaut par son omniprésence discrète. Che Guevara « s'entend particulièrement bien avec Raúl », dit le commentaire. À l'écran, le cadrage d'une photo des



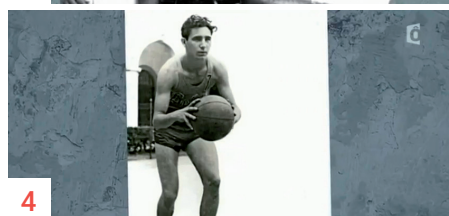
1



2



3



4



5



6

deux frères fait glisser le regard vers Raúl, en retrait, songeur, pendant que Fidel parle. Homme de l'ombre ? Personnage falot ? On ne l'aperçoit pas toujours immédiatement dans ces images d'archives. Sa présence dans certains plans ne se détecte pas toujours au premier visionnage (**image 6**). Quel est son rôle exact dans l'aventure castriste ? On l'entend à la fin du film : ce sont les enfants de Raúl qui portent le gène du pouvoir. C'est le personnage le plus énigmatique.

Scénarisation, dramatisation : deux exemples



LE COUP D'ÉTAT DE 1952 - ÉPISODE 1 [00:09:40]

La séquence s'ouvre sur un plan de Batista mangeant un fruit (**image 1**) : « *La dictature Batista est en marche.* » Voracité, appétit de pouvoir du dictateur, on suggère que c'est là le moteur de ce qui va suivre. Le deuxième plan montre un mur hérissé de militaires alignés en embuscade, dont les têtes et les bras armés dépassent d'un mur (**image 2**).

Dans le plan suivant, un officier en contre-plongée apparaît en haut d'un ensemble de bâtiments, s'avance et semble contempler à ses pieds, une ville conquise (**image 3**). Le troisième et le quatrième plan fonctionnent ensemble, dans un effet fabriqué par

raccord de champ/contre-champ. En réalité, le décor montre qu'ils ne se correspondent pas.

Le montage, dramatique, figure l'affrontement entre les émeutiers révoltés fixant d'un air inquiet ce qui leur fait face (**image 4**), et, en faux contre-champ, les forces de police ou d'armée sortant des véhicules pour affronter une foule (**image 5**). Accélération du montage ensuite où se succèdent scènes de fuite et d'arrestation, sur une musique dramatisante. Le commentaire de Juan Antonio Rodríguez Menier, fondateur des services de sécurité et exilé, donne tout son sens à cette séquence en parlant de son propre engagement, à l'époque, qu'il qualifie de « montée de testostérone ». Encore

une fois, l'aventure des frères Castro est présentée comme l'expression d'un tempérament dans un certain contexte historique.

LA CRISE DES MISSILES - ÉPISODE 2 [00:04:31]

Le montage souligne la dangereuse escalade. La dramatisation n'est pas surfaite : le monde s'est réellement trouvé, en toute conscience, à un cheveu d'un conflit nucléaire dévastateur. On notera le recours aux procédés de fiction : le montage serré, accéléré avec des plans de plus en plus courts, réduits à l'essentiel de l'action qu'ils représentent, chaque plan coupé dans l'action toujours en cours, le tout figurant l'enchaînement rapide des conséquences, le sentiment d'inéluctabilité (**image 6**). Le témoignage de l'officier russe, qui suit, effectué sur un ton calme et grave, apporte la caution qui manque à ces images non sourcées, employées pour et par leur capacité d'expression dramatique. On rend ici l'atmosphère suscitée par l'événement. C'est le vrai sujet de cette séquence documentaire. Kennedy solennel à la télévision (**image 7**), soucieux au téléphone, Khrouchtchev le doigt levé (**image 8**) sont les vrais acteurs de l'Histoire, Fidel Castro apparaît en homme en colère (**image 9**), en homme qui gesticule, dont la parole, non traduite, n'a pas d'effet.

Sources et distance critique : déconstruire la propagande

Certaines images sont présentées explicitement comme cherchant à manipuler la représentation du réel. À plusieurs reprises, la mention des sources invite à une prise de distance, avec un double effet sur le spectateur. Les scènes de guérilla [Épisode 1 - 17:53] sont des scènes de reconstitution soviétique. Une indication qui neutralise le romantisme qu'elles pourraient dégager, et met en lumière le procédé. De même, on précise que l'entraînement enthousiaste auquel on assiste, celui des exilés cubains qui se préparent à investir Cuba par la baie des Cochons, a été filmé par la CIA : implication forte des futurs acteurs de

la libération de Cuba. Enfin, Serge Raffy parle de Fidel Castro comme d'un roi de la manipulation médiatique, un précurseur du « storytelling » qui transforme en épopée les opérations médiocres, voire les échecs (le mouvement du 6 juillet, et l'institution ce jour-là de la journée nationale, transforme un échec militaire en événement fondateur). On écoute le premier discours de Castro, le 8 janvier 1959 en apprenant que ces colombes venues sur ses épaules ont été attirées par un appeau. Les images de la Sierra Maestra [Épisode 1 - 26:00] sont à examiner sous cet angle : plans serrés sur le groupe des rebelles, qui le font

paraître plus important, les regards visant la même direction (l'objectif), les femmes au premier plan, les armes verticales, avec, en arrière-plan, les troncs fins et droits qui semblent en démultiplier le nombre dans la profondeur du champ. La seule mention d'une intention de propagande suffit à transformer le regard.



Des références pour aller plus loin



Bibliographie

Sur l'histoire cubaine

· **Jacobo Machover**, *Cuba de Batista à Castro*, Buchet-Chastel 2018. L'auteur défend le bilan de Batista, cherche à restaurer sa mémoire, selon lui profondément et injustement salie par la propagande castriste. Un texte très orienté qu'il faut bien sûr lire comme tel, mais dont un extrait pourrait servir de base, avec le film de Chris Marker par exemple, à un débat polémique, voire à une recherche autour de données chiffrées : Castro a-t-il exagéré l'état du pays pour justifier son intervention ?

· **Graham Greene**, *Notre agent à la Havane*, Poche 2001. Ce roman, par ailleurs réjouissant à lire, restitue l'atmosphère de déliquescence qui pouvait régner à la Havane à la fin du règne de Batista, alors que Castro menait sa guérilla. Greene, impliqué dans les services secrets pendant la Seconde Guerre mondiale, a construit l'intrigue à partir de faits réels : un homme ordinaire – vendeur d'aspirateur à La Havane dans ce roman – est approché par un agent des services secrets qui l'invite à former un réseau d'espionnage à Cuba. Greene connaît Cuba pour y être allé à plusieurs reprises. Son livre sera accueilli tièdement par Fidel Castro qui le jugera

trop indulgent pour le régime de Batista.

· **Alberto Korda**, *Cuba by Korda*, Ocean Press 2006. Un livre en anglais. Les photographies de Korda sont magnifiques et sont une porte d'entrée vers un enthousiasme révolutionnaire peut-être difficile à appréhender pour les élèves. La consultation de l'ouvrage remet également la fameuse photographie de Che Guevara dans son contexte de création, la replace dans l'œuvre dont elle est issue.

· Revue *L'Histoire*, n°441, novembre 2017. Ce numéro, intitulé « Cuba, 60 ans de castrisme, le vrai bilan » offre une synthèse de l'histoire cubaine « sans mythe ni tabou ». De la prise de pouvoir par Castro et ses troupes, à l'exercice du pouvoir, en passant par les relations avec les États-Unis voisins et la volonté d'installer un État providence, ce dossier complet offre des articles fournis et étayés ainsi que de très bonnes cartes.

Filmographie

· **Cuba, l'île aux deux visages** de David Muntaner, Hélène Eckmann, Alex Gohari Arte décembre 2016. Ce reportage sur la société cubaine actuelle, montre comment le système de « débrouille » s'est généralisé et devient une mode de

survie. L'exemple, en ville, d'un jeune vendeur de programmes téléchargés, et un paysan qui pratique une agriculture parallèle à celle officielle, dont 90% sont confisqués à des fins de redistribution collective par le régime.

· **Fidel Castro, l'enfance d'un chef** de Daniel Leconte Arte 2005.

Film programmé sur France Ô à l'annonce de la mort du dictateur cubain. Il retrace un parcours personnel, plongeant dans les archives familiales et d'autres encore, explorant des dimensions seulement effleurées voire ignorées par le documentaire d'Emmanuel Amara, et correspondant presque à un non-dit du film.

· **Carnets de Voyage** de Walter Salles, Argentine, 2004.

Biopic, donc fiction. Le scénario a été construit à partir de la lecture des carnets du Che. Ce très beau road-movie à moto suit le parcours de Ernesto Che Guevara et son ami Alberto Granado en 1952, lors de leur premier voyage latino-américain. Le Che se confronte à la réalité sociale et politique de différents pays visités (les conditions de travail des mineurs chiliens, la vie et les soins dans une léproserie péruvienne, la guerre civile en Colombie...) et y forge ses convictions politiques

avant d'aller prêter main forte à la révolution cubaine en 1956.

Ciné-Dossiers

· **Guantanamo** de Tomás Gutiérrez Alea et Juan Carlos Tabío, Cuba 1995.

Une comédie sentimentale qui sert de prétexte à un road-movie dans le Cuba des années 90, en plein marasme économique, où un peuple en proie aux désillusions invente des solutions. La « débrouille », la recherche du bonheur, dans un monde étouffé par une bureaucratie écrasante qui le mène aux frontières de l'absurde. Une satire sociale empreinte de tendresse. Le dernier film, quasi testamentaire, du grand réalisateur cubain Gutiérrez.



Ciné-dossier rédigé par Edith Masson, professeure documentaliste, auteure de roman et de poésie, membre du groupe pédagogique du Festival.